

La recherche renforce le résautage entre les Parcs Suisses

Compte rendu du colloque Recherche sur les
Parcs Suisses



sc | nat 

Swiss Academy of Sciences
Akademie der Naturwissenschaften
Accademia di scienze naturali
Académie des sciences naturelles

Impressum**Editeur**

Recherche sur les Parcs Suisses
La Maison des Académies
Laupenstrasse 7, Case postale, 3001 Berne
www.parkforschung-schweiz.ch

Rapporteur

Lukas Denzler, journaliste indépendant, Zürich

Rédaction

Astrid Wallner, Coordination Recherche sur les Parcs Suisses

Traduction

Suzanne Metthez

Layout

Sonja Bürgi, Coordination Recherche sur les Parcs Suisses

Image de couverture

Olivia Zwygart

Arrière-plan: Parc naturel régional du Ganttrisch dans le canton de Berne. Le Gaeggersteg – une passerelle en bois traversant le chablis (Lothar 1999) au Gaegger, 1635 m.: © Suisse tourisme-OFEV/Photo: Lorenz A. Fischer.

Premier-plan: Chercheuses dans la Réserve de biosphère UNESCO de l'Entlebuch: Martin Sonderer/ETH Zürich.

ISSN

2297-1823 (en ligne)

DOI

doi.org/10.5281/zenodo.1043506

Citation

Académies suisses des sciences (2017).

La recherche renforce le réseautage entre les Parcs Suisses. Compte rendu du colloque Recherche sur les Parcs Suisses.

Swiss Academies Communications 12 (5).

sc | nat 

Swiss Academy of Sciences
Akademie der Naturwissenschaften
Accademia di scienze naturali
Académie des sciences naturelles

La recherche renforce le résautage entre les Parcs Suisses

Rapport du colloque Recherche sur les Parcs Suisses 2017

Colloque du Mardi, 30. Mai 2017 à Berne

Rapporteur Lukas Denzler

La recherche renforce le réseautage entre les Parcs Suisses

Depuis la création des premiers parcs d'importance nationale en 2007, la recherche sur les parcs a trouvé ses marques. Elle recouvre les disciplines les plus diverses et contribue ainsi au réseautage entre les parcs et à leur rayonnement bien au-delà de leurs frontières. Le 2e colloque consacré à la recherche sur les parcs suisses s'est tenu à Berne fin mai 2017. De nombreux groupes de recherche y ont présenté les travaux qu'ils avaient effectués dans les parcs suisses et dans les régions figurant au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Les parcs suisses d'importance nationale se distinguent par la beauté de leurs paysages, la richesse de leur biodiversité et la grande valeur de leurs biens culturels. Ces sont des régions modèles de développement durable. Depuis 2007, la Confédération apporte son soutien à leur création et à leur exploitation. 14 parcs naturels et un parc naturel périurbain ont ainsi vu le jour. Deux autres régions possèdent le label «Parc candidat» et sont en train de mettre sur pied un parc. Pour les parcs nationaux de la nouvelle génération, le bilan est moins réjouissant. Le Parc Adula a essuyé un échec dans les urnes en automne 2016 alors que le deuxième projet de parc national, celui du Parco Nazionale del Locarnese, doit encore obtenir l'aval des communes concernées qui seront appelées à voter probablement en 2018. Parmi les paysages jouissant d'un statut particulier figurent également les réserves de biosphère et les régions du patrimoine mondial qui reçoivent leur label de l'UNESCO tandis que les parcs d'importance nationale relèvent de choix faits en Suisse.

Les nouveaux parcs sont pour la science de stimulants objets de recherche dont l'intérêt ne se limite pas au champ des sciences naturelles. L'apport de valeur ajoutée dans les régions concernées ou encore l'acceptation des parcs par la population sont des éléments décisifs pour leur succès. Créé il y a plus d'un siècle, le laboratoire à ciel ouvert que forme le Parc national suisse constitue pour la recherche un exemple éblouissant.





Le 2e colloque de Recherche sur les Parcs Suisses fut l'occasion pour les scientifiques de présenter les résultats de leurs recherches menées dans les parcs d'importance nationale et dans les régions du patrimoine mondial de l'UNESCO. Les différents exposés et les posters ont permis de couvrir les thèmes société, formation, biodiversité et changement. Le colloque s'est tenu à l'invitation de la Coordination Recherche sur les Parcs Suisses dont le secrétariat est rattaché aux Académies suisses des sciences et est financé par l'Office fédéral de l'environnement. Sa direction fut assurée par Marcel Hunziker de l'Institut fédéral de recherche sur la forêt, la neige et le paysage WSL. Il préside depuis 2013 le groupe d'accompagnement scientifique de Recherche sur les Parcs Suisses.

Co-développement des loisirs et de la protection de la nature

Reto Rupf, de l'Institut pour l'environnement et les ressources naturelles de la Haute Ecole zurichoise de sciences appliquées (ZHAW) à Wädenswil consacra son exposé introductif au défi que représente la satisfaction du besoin de détente de la population conjointement à la protection et à la revalorisation de la nature et du paysage. Liés à ces deux objectifs, les parcs d'importance nationale ont l'obligation de réussir ce grand écart, d'autant plus difficile que les sports de plein air tels que la randonnée et le VTT sont des loisirs très appréciés. Au cours des 40 dernières années, la part de la population suisse qui fait du sport plus d'une fois par semaine est passée de 20 à quelque 50 pour cent. Une partie importante pratique cette activité en

plein air, ce qui donne lieu à des conflits divers, notamment entre randonneurs et vététistes.

Quels sont les besoins des personnes pratiquant un sport de plein air? Comment se comportent-elles? Pour le découvrir, il faut aller sur le terrain, explique Reto Rupf. Des caméras automatiques ainsi que différents dispositifs de détection de passage permettent d'établir la fréquence des personnes à un endroit précis. Depuis une dizaine d'années, des dispositifs GPS qui peuvent enregistrer pendant environ 50 heures sont également utilisés. Avantage de cette méthode: elle permet de saisir le comportement réel dans le temps et dans l'espace d'une personne ou d'un groupe. Les scientifiques ont ainsi pu montrer dans le Val Müstair, par exemple, que les sportifs restent principalement sur les chemins, que l'utilisation de l'espace est étonnamment grande en hiver également et que la randonnée en raquettes mobilise plus d'espace que la randonnée à ski.

Rencontres avec des chiens de protection des troupeaux

Depuis le retour en Suisse des grands prédateurs, le recours aux chiens pour protéger les animaux de pâturage est de plus en plus fréquent. Il y a actuellement quelque 200 chiens répartis sur une centaine d'alpages dont plusieurs se trouvent dans des parcs naturels. Reto Rupf a présenté les résultats d'une enquête en ligne sur la perception de ces chiens par les randonneurs. Il ressort de l'analyse des images de situations de rencontre avec des chiens de protection qu'une part importante des participants à l'en-

quête a peur quand le chien se dirige vers eux. 41 pour cent des personnes interrogées sont bien disposées aussi bien à l'égard des chiens de protection que des grands prédateurs. 17 pour cent ont une attitude critique et craignent les chiens. Les autres sont ambivalentes, ont une attitude plutôt positive mais qui pourrait changer dans le cas concret d'une rencontre. Elles se sentent rassurées lorsqu'une barrière les sépare des chiens de protection. Et comment réagiraient les randonneurs en cas de rencontre avec ces chiens? Un quart des 17 pour cent ayant une attitude critique abandonnerait la randonnée. La moitié de ce groupe ne ferait plus cette randonnée et 41 pour cent éviteraient même cette destination par la suite. Il faudrait donc proposer des itinéraires spécifiant que les visiteurs n'y rencontreront pas de chiens de protection.

Il est également important de se pencher sur les perturbations causées aux animaux sauvages par les visiteurs du parc. Selon Reto Rupf, nos connaissances sont lacunaires, en particulier au sujet des espèces indigènes dans les régions très fréquentées. Dans le cadre d'une étude dans le Wildnispark Zürich, parc naturel périurbain de Zurich, les chercheurs ont équipé les chevreuils d'un collier GPS et ont ainsi obtenu plusieurs informations: lorsque les chevreuils croisent des vététistes au crépuscule ou durant

la nuit, ils sont dérangés mais reviennent à leur activité normale après un quart d'heure environ. Le problème se pose cependant lorsque les vététistes sortent des chemins, car les passages hors des chemins perturbent nettement plus les chevreuils que les activités sur les chemins. Cela signifie qu'il faut planifier avec soin tout changement dans l'organisation des chemins et des infrastructures, car ces facteurs ont un gros impact sur l'utilisation de l'espace.

Pour Reto Rupf, co-développement signifie vision globale de la protection et de l'utilisation des parcs, et nécessité de définir un «management» des visiteurs, terme rébarbatif auquel il préfère la notion d'orientation des visiteurs. Il est convaincu en effet que l'on peut obtenir beaucoup avec de simples recommandations. Dans la discussion qui a suivi, il est apparu qu'il fallait exploiter davantage ces interventions en douceur. Selon Reto Rupf, il importe pour cela de se fonder sur les connaissances dont on dispose déjà dans les parcs naturels. La nécessité d'une part de préserver les animaux sauvages et d'autre part de satisfaire le souhait des visiteurs des parcs de pouvoir observer ces animaux est à l'origine de conflits potentiels. Pour concilier ces deux besoins, il est essentiel de collaborer avec les gardes-chasses et, dans des régions fortement fréquentées comme le Wildnispark Zürich, d'introduire des règles de comportement.



La dimension socio-économique

L'exposé introductif fut suivi de quatre brèves interventions consacrées à des questions sociales et d'économie régionale. Pia Anderwald du Parc national suisse (PNS) à Zernez expliqua les raisons qui amènent les visiteurs au Parc national ainsi que les facteurs qui influencent leur nombre. La randonnée et l'observation d'animaux sauvages sont les motivations principales pour se rendre au Parc national en Engadine où les cerfs élaphe et les bouquetins attirent spécialement le public. Ceci explique en grande partie pourquoi et à quelle période de l'année certains sites, comme le Val Trupchun, sont privilégiés par les visiteurs (brame des cerfs en automne). Le monitoring des visiteurs réalisé de 2008 à 2015 au moyen de capteurs de passage insérés dans le réseau de sentiers à des endroits précis livre des informations utiles. Cette période était aussi celle des festivités du centenaire du Parc national. Il est ressorti de cette évaluation que le cours du change euro/franc suisse et la température sont, après le correctif de la variabilité saisonnière, les facteurs qui ont la plus grande influence sur le nombre de visiteurs. Il apparaît également que les campagnes publicitaires et les attractions spéciales ont un effet dans la mesure où elles freinent le recul des visiteurs lorsque les conditions météorologiques sont défavorables. La présence importante dans les médias durant l'année du centenaire du Parc n'a cependant pas suffi à compenser les effets de la situation économique difficile en Europe.

L'exposé d'Annina Michel de l'Institut de géographie de l'Université de Zurich fut consacré aux modèles d'argumentation et d'évaluation en prenant l'exemple du projet de parc national Parc Adula. Pour sa thèse de doctorat, Annina Michel a, pendant les deux années précédant la votation, mené des interviews semi-standardisées et participé en tant qu'observatrice à de nombreuses manifestations. Selon elle, les partisans du parc argumentaient souvent en invoquant les occasions uniques pour le tourisme et le développement régional que susciterait la création du parc. L'autre argument utilisé était le maintien des paysages cultivés dans la région environnante. A l'opposé, les adversaires craignaient surtout une forme d'ingérence extérieure, exprimant leur rejet de manière diffuse sous la forme d'un « nous contre les autres ». Il est intéressant de remarquer que tant les partisans et que les adversaires mettaient en avant l'argument de la liberté mais en utilisant cette notion de manière différente. Alors que les uns estimaient que la liberté était menacée d'ingérence extérieure, les autres soulignaient la situation difficile d'une région périphérique avec pour conséquence l'émigration des jeunes à la recherche d'un emploi. La méfiance de nombreux habitants indigènes à l'égard du projet fut probablement un élément décisif dans l'issue négative du scrutin populaire.

En revanche, les réserves de biosphère sont aujourd'hui bien établies. Heidi Humer-Gruber de l'Institut de recherche sur les montagnes à l'Université d'Innsbruck s'est intéressée à la question de savoir quelle était la vision des agriculteurs sur les parcs de biosphère. Elle a ainsi mené des interviews dans le parc de biosphère Salzburger Lungau und Kärntner Nockberge en Autriche ainsi que dans la Biosfera Müstair et la Biosphère Entlebuch en Suisse. Comme les parcs de biosphère ont pour vocation d'être des régions modèles de développement durable, l'agriculture est un partenaire important. Heidi Humer-Gruber a conclu de ses interviews que plus un parc de biosphère est ancien, moins il suscite de craintes parmi les agriculteurs, car les préjugés exprimés au départ ne se sont pas vérifiés. Si aucun groupe ne rejette les parcs de biosphère sur le principe et ne se laisserait pas convaincre de coopérer, la disposition à participer dépend toutefois surtout de certaines personnalités et du bénéfice que le parc de biosphère apporte aux agriculteurs.

Florian Knaus de la Biosphère UNESCO d'Entlebuch consacra son exposé à l'importance des produits régionaux et de leur création de valeur. Outre les produits bio, les produits issus des circuits courts sont de plus en plus appréciés par les consommatrices et les consommateurs, une tendance dont le label « Echt Entlebuch » entend tirer profit. Les produits régionaux permettent un contact direct avec les agriculteurs, mais jusqu'à présent on ne savait pas exactement quel était leur apport à l'économie régionale. Une étude de l'ETH Zurich et de la Hochschule für Technik Rapperswil chiffre la création de valeur annuelle des produits labellisés « Echt Entlebuch » à 5,8 millions de francs pour l'agriculture et la sylviculture. Cela correspond à quelque 70 places de travail, soit un pour cent des emplois dans la région. Les résultats se sont surtout fait sentir pour les produits agricoles, affirme Florian Knaus, car si la part des produits dotés du label ne s'élève qu'à 3 pour cent de la création de valeur dans l'agriculture, cela a toutefois produit des effets importants pour l'économie régionale. C'est ainsi que, pour répondre à la demande d'une entreprise locale de fabrication de pâtes, les paysans de l'Entlebuch cultivent à nouveau du seigle et de l'épeautre alors qu'ils avaient abandonné la culture céréalière dans les années 50.

Suite à ces exposés, les commentaires de Dominique Weissen du Landschaftspark Binntal ouvrirent de nouvelles pistes de réflexion. Elle est convaincue que les parcs naturels contribuent de manière importante à un développement plus écologique, tout en aidant les paysans à trouver leur place. Dans la discussion avec le public, il fut surtout question de la confiance ou du manque de confiance, facteur qui paraît crucial lorsque la population est appelée à se prononcer sur la création des parcs et lorsqu'il s'agit d'amener les différents acteurs à coopérer à des projets concrets.



© Jurapark Aargau

Education et consultation

Le deuxième bloc de ce colloque fut consacré à l'éducation. Les nouveaux parcs ont également pour mission de contribuer à l'éducation à l'environnement. Pascal Favre et Esther Bäumlér de la Haute école pédagogique FHNW présentèrent «parkstark», un projet visant à développer une séquence pédagogique consacrée à la biodiversité auquel ont pris part le Jurapark Aargau (parc du Jura argovien) ainsi que huit enseignants et leurs classes d'écoles primaires du canton d'Argovie. L'élément central de la séquence pédagogique est le crapaud accoucheur, une espèce d'amphibiens caractéristique du parc et qui joue un rôle important dans plusieurs projets de revalorisation. L'aspect didactique significatif est que les élèves ont la possibilité de rencontrer ces animaux dans la nature tout en abordant un sujet scolaire classique, la métamorphose. Des collaborateurs du parc ont conduit des excursions dans les trois biotopes que sont les étangs, les haies et les murs en pierres sèches. L'évaluation a montré que les objectifs didactiques cognitifs avaient été atteints mais que pour les objectifs didactiques affectifs, par exemple le lien avec la nature, les résultats étaient moins bons. Convaincus du potentiel inexploité que recèle la collaboration entre les écoles et les parcs, les responsables du projet ont réalisé un petit guide à partir de leur expérience.

Le projet Crowdwater se concentre sur un autre objet. Barbara Strobl et Simon Etter de l'Institut de géographie de l'Université de Zurich ont développé une application qui permet aux personnes sans aucune connaissance préalable d'effectuer avec leur smartphone des relevés du niveau

des cours d'eau et de transmettre les données recueillies. Cela permet par exemple de saisir des données dans les régions où il n'y a pas de station de mesure hydrologique. Un premier test réalisé sur quatre sites en automne et hiver 2016/17 dans le Wildnispark Sihlwald a donné de bons résultats. Cette application est probablement un vecteur qui permet de s'adresser à un public jeune mais pose la question de la qualité scientifique des données recueillies de cette manière.

Info Flora, le Centre national de données et d'informations sur la flore de Suisse, mise également sur le potentiel des bénévoles. L'actualisation il y a quelques années des listes rouges de la flore (plantes menacées) était un projet réunissant 400 personnes. Le lancement des projets «mission découverte» et «mission inventaire» est en quelque sorte la suite de ce travail, expliqua Corinne Huck d'Info Flora. Dans le premier projet, il s'agissait de retrouver des espèces dans des sites où historiquement leur présence avait été documentée et de vérifier si elles y étaient encore présentes. Dans le deuxième projet, des bénévoles recensent toutes les espèces végétales dans un carré de 5 kilomètres sur 5. Selon Corinne Huck, ces démarches permettent aux parcs de recueillir des données actualisées sur des espèces menacées ou encore inconnues.

Le Jurapark Aargau et le Naturpark Diemtigtal sont le cadre d'un projet consacré à un genre particulier, celui des roses sauvages. Il s'agit d'établir un inventaire des roses sauvages à l'aide de volontaires. Comme il est très difficile d'identifier les différentes espèces, les volontaires qui participent au projet reçoivent une formation. A ce jour, 521

exemplaires ont été répertoriés dans le Diemtigtal et 1272 dans le Jurapark, a précisé Rebekka Moser, la responsable des deux inventaires. Ce projet de sciences citoyennes contribue à élever le niveau des connaissances sur les espèces de roses sauvages dont certaines sont menacées, tout en facilitant la mise en œuvre de mesures de promotion et l'acquisition de semences régionales.

Le débat qui suivit révéla que les parcs sont porteurs d'un formidable potentiel dans le domaine de l'éducation, dont la collaboration avec les écoles n'est qu'une des modalités possibles. Dans ce contexte, les parcs peuvent miser sur leur ancrage régional, d'autant que les enseignants n'habitent souvent plus à proximité de l'école. Les projets de science citoyenne sont par ailleurs une forme très motivante pour les personnes qui désirent s'engager dans un projet. Ils peuvent également créer une dynamique et faire la notoriété d'un parc mais doivent, pour réussir, être conçus de manière professionnelle.

De la protection de la biodiversité

Le troisième bloc fut consacré à la biodiversité. Le maintien de la biodiversité et la promotion des valeurs naturelles

sont incontestablement des tâches centrales des parcs. Roman Graf de la Station ornithologique suisse de Sempach présenta un exemple tiré du parc naturel Beverin. Sur le Schamserberg au-dessus de Zillis vivent de nombreuses alouettes des champs dont les effectifs ont énormément baissé depuis des années dans toute la Suisse. L'alouette des champs est un nicheur au sol qui fait son nid dans l'herbe. Un recensement réalisé en été 2016 au Schamserberg sur une surface de 883 hectares fit apparaître 236 territoires. Il devrait s'agir d'une des plus fortes concentrations d'alouettes des champs dans l'espace alpin. Sur une surface relativement petite, l'on dénombre presque autant de territoires que dans tout le canton d'Argovie. Les alouettes y trouvent en effet de bonnes conditions de vie car l'exploitation paysanne au Schamserberg n'a pratiquement pas changé et les paysans se sont engagés par contrat à n'effectuer la première fauche qu'à partir de la mi-juillet. Les ornithologues ne trouvèrent pourtant que 12 nids, car dénicher les œufs dans l'herbe équivaut un peu à chercher une aiguille dans une botte de foin. Deux épisodes de froid accompagnés de chutes de neige à la mi-juin et à la mi-juillet eurent un impact négatif sur la reproduction en été 2016, si bien que les chercheurs ne purent documenter complètement que l'évolution de deux nids. Concernant les structures d'habitat, il faut signaler en particulier





© B. Wartmann

les bordures de champs embroussaillées qui se forment le long des prés sur les zones en limite de propriété et qui ne sont pas fauchées par les paysans. Ces résultats arrivent à point nommé puisque l'amendement des prairies prévu dans les prochaines années dans la partie supérieure du Schamserberg risque fort de se faire au détriment des alouettes des champs.

Beat et Claudia Wartmann du groupe de travail Orchidées indigènes ont cartographié pendant cinq ans les orchidées dans la région du Parc national suisse et dans ses environs (zone d'investigation nord) ainsi que dans le Val Müstair limitrophe (zone d'investigation sud). Dans le Parc national, ils ont été autorisés à rechercher les espèces d'orchidées sur une bande de 50 mètres des deux côtés des sentiers praticables. Dans l'ensemble de la région étudiée, ils ont identifié la présence de 33 espèces d'orchidées au total, 29 dans la zone d'investigation nord (dont 19 dans le Parc national) et 28 dans le Val Müstair. Pour 9 espèces, ils ont compté moins de 100 exemplaires, parfois quelques-uns seulement. Les lieux où ils ont trouvé les espèces sont recensés dans le système d'information géographique du Parc national, les évaluations sont publiées dans la série Nationalpark-Forschung in der Schweiz. On dispose ainsi d'une base utile pour les recensements futurs.

Là où les pentes sont raides et les terres exploitables rares, on construisait jadis des terrasses. Ainsi, dans la Valle Maggia et le Val d'Onsernone, deux vallées tessinoises où la densité de la population était forte autrefois, les vignobles, champs et pâturages en terrasses sont des témoins bien visibles de ces anciennes formes d'exploitation. En

raison de leur grande variété structurelle, elles offrent un habitat à de nombreuses espèces animales et végétales et sont donc très précieuses pour la protection de la nature. Mais l'exploitation de ce type de surfaces recule depuis des décennies tandis que la forêt s'étend. Denise Binggeli de l'Institut pour la protection de la nature, du paysage et de l'environnement de l'Université de Bâle, a étudié sur des surfaces sélectionnées de la Valle Maggia et du Val d'Onsernone dans quelle mesure, en termes de nombre et composition des espèces, les surfaces abandonnées il y a des décennies et dont l'exploitation a repris il y a quelques années se distinguent de celles qui ont été exploitées de manière traditionnelle et sans interruption. Elle a pu démontrer que les surfaces dont on prenait à nouveau soin présentaient la même variété d'espèces que celles qui avaient été exploitées de manière traditionnelle en permanence. Ces résultats prouvent l'utilité de projets qui visent à conserver les paysages en terrasses. Les responsables du projet de Parco Nazionale del Locarnese soutiennent donc de telles initiatives dans le périmètre du parc.

Fabien Vogelsperger du Parc régional Chasseral souligna dans son commentaire que les connaissances relatives à la protection des différentes espèces sont importantes pour les projets dans les parcs. Mais l'affaire est délicate. Favoriser une espèce risque de se faire au détriment d'une autre. Or, les parcs naturels sont investis d'une mission de protection globale. Pour Roman Graf, ce qui importe pour le moment est de savoir quelles sont les espèces présentes et à quel endroit. Les populations locales sont souvent étonnées d'apprendre que des espèces particulières vivent dans leur région. Dans la définition des priorités,



© E. Reynard

il est décisif de déterminer pour quelle valeur naturelle et quelles espèces un parc présente une signification particulière. Un participant au colloque demanda si les parcs étaient vraiment situés aux bons endroits dans l'optique de la protection de la nature. On attribue en général aux parcs une valeur supérieure à la moyenne pour ce qui est de la nature et du paysage. Dans certaines régions, comme les Grisons, ils sont bien implantés tandis que dans d'autres, notamment en Suisse orientale ou au sud des Alpes, il y a encore des déficits.

Les transformations dans les zones appartenant au patrimoine UNESCO

Le dernier bloc du colloque fut consacré à une catégorie particulière de zones protégées, celle du patrimoine de l'UNESCO. Connu pour ses terrasses, le vignoble du Lavaux, entre Lausanne et Vevey, a été inscrit en 2007 au patrimoine de l'UNESCO. Cette inscription va de pair avec l'obligation de documenter les transformations territoriales. Avec les plans de gestion, un tel monitoring permet aux organes de l'UNESCO de disposer d'une base d'analyse de la situation actuelle et des développements dans une région du patrimoine mondial. Comme il manquait jusqu'à présent un instrument pour saisir les changements dans le Lavaux, l'association «Lavaux Patrimoine» a chargé l'Université de Lausanne d'en concevoir un. Après un premier état des lieux en 2016, le groupe d'Emmanuel Reynard de l'Institut de géographie et durabilité est aujourd'hui en train de développer une application de web-mapping qui permet de présenter les résultats sous forme

de cartes. Il reste une lacune du côté du tourisme. L'objectif est aujourd'hui de réunir d'ici à 2018, en collaboration avec l'Office du tourisme du canton de Vaud, des informations sur les activités touristiques.

Bernhard Stöckli du Centre pour le développement et l'environnement de l'Université de Berne a analysé les facteurs de risque dans la région du patrimoine mondial de l'UNESCO Alpes suisses Jungfrau-Aletsch. Tout comme dans le Lavaux, il faut ici aussi rendre visibles et documenter les transformations et les dangers. Cela implique d'abord de les identifier, puis de comprendre dans quelle mesure ils sont plus marqués dans les régions du patrimoine mondial que dans d'autres régions et s'ils concernent plus particulièrement certaines communes. Pour répondre à ces questions, Bernhard Stöckli s'est concentré sur cinq domaines: l'exode des jeunes, la perte de cohésion sociale, les déplacements entre terres cultivées et forêts, le recul de la biodiversité ainsi que le tourisme à forte intensité d'infrastructures, voire invasif. A partir de l'agrégation de ces différents indicateurs, il a calculé un indice de risque pour chacune des communes de la région du patrimoine mondial. L'ensemble d'indicateurs de la perte de cohésion sociale comprend par exemple le nombre d'associations, de restaurants, d'écoles, de magasins d'alimentation, la présence d'un office postal, l'arrivée de nouveaux habitants, le départ d'habitants actuels et la proportion de résidences secondaires. Selon Bernhard Stöckli, les facteurs de risque ainsi identifiés peuvent être le point de départ pour des débats dans les sites du patrimoine mondial ou également dans les parcs d'importance nationale.

Il est apparu dans la discussion qu'un monitoring est indispensable à la saisie des transformations dans les régions du patrimoine mondial. Le statut de patrimoine mondial oblige une région à conserver ses valeurs culturelles ou ses valeurs naturelles. Il est bon que la Suisse contribue à ce travail. Au plan mondial, une partie importante des sites du patrimoine mondial est menacée dans sa substance. En Suisse, on a pourtant le sentiment que même dans les zones du patrimoine mondial, l'on ne sait pas encore très bien quelles sont les transformations problématiques et de quelle manière elles pourraient se présenter.

Perspectives

Le colloque a contribué à la formation d'une communauté de chercheurs dans un domaine aussi jeune que la recherche sur les parcs, un processus qui profite non seulement à la recherche mais également et surtout aux parcs eux-mêmes. L'organisation du colloque en blocs thématiques - tous conclus avec les commentaires de spécialistes du terrain - ainsi que les possibilités de discussions dans la session consacrée aux posters ont nourri l'échange entre les personnes issues de la recherche et celles provenant du terrain.

Il faudra à l'avenir réfléchir encore davantage aux objectifs de ces démarches. Comment les parcs sont-ils intégrés dans le processus de changement très prononcé qui affecte aujourd'hui les espaces ruraux et les régions de montagne? Que peuvent-ils déclencher? Et comment est-il possible de convaincre des acteurs et des habitants de l'idée même des parcs et de les motiver à en être partie prenante? Ces dernières questions sont d'une brûlante actualité et devront être abordées à l'occasion du renouvellement des contrats des parcs dans les années à venir. De nombreux parcs étant situés dans des régions de montagne, la recherche sur les Alpes, solidement établie, peut devenir la colonne portante de la recherche sur les parcs et aider à considérer des questions spécifiques dans un contexte plus large. Les futurs colloques contribueront à consolider davantage cette relation entre la recherche sur les Alpes et celle sur les régions protégées.

